

Musée du Régiment des Cosaques de la Garde Impériale Russe*

Le jeudi 19 mars 2015, après avoir déjeuné dans une petite pizzeria proche de la gare de Courbevoie, puis effectué quelques pas dans le vent, le groupe sonne à la porte d'un hôtel particulier. C'est le maître des lieux lui-même, Alexandre Bobrikoff, une stature imposante et barbue, qui nous ouvre. Roulant les «r», il nous informe que, descendant d'un cosaque du Don, il a vécu ici une partie de son enfance et est le conservateur de ce musée unique au monde, siège de l'Association des Anciens Officiers du Régiment Cosaque de la garde impériale russe.

Nous pénétrons dans le pavillon, vieillot et glacé (ce jour, le chauffage est en panne !) et nous retrouvons en immersion dans la Russie impériale d'avant la Révolution. Chaque espace, chaque centimètre de mur, sont occupés par des centaines d'objets divers, d'uniformes, de portraits, de tableaux, accrochés côte à côte, comme une mosaïque. Au milieu de la pièce, des chaises visiblement préparées pour nous : nous recevons alors, en vrac, quantité d'informations, plus étonnantes les unes que les autres, sur les Cosaques et ce musée avec sa collection exceptionnelle de souvenirs.



le groupe très attentif

Qui étaient les Cosaques ?

L'histoire des Cosaques est intimement liée à celle de la Russie. Les Cosaques étaient des auxiliaires, militaires mais autonomes, du pouvoir rus-

se. Ils apparaissent vers la fin du XV^e. Selon les historiens, ils étaient, soit des nomades en rupture avec leur groupe d'origine, soit de «vieux croyants» (orthodoxes russes n'admettant pas les nouveaux textes), soit encore des paysans fuyant le servage. Revendiquant leur liberté, ils se sont constitués en démocratie, élisant leur chef sur la place du village, en présence de l'icône. Si la principale communauté provenait de la région du fleuve Don, d'autres étaient issues d'Ukraine, de Sibérie, des pays baltes, ... Volontaires, ils s'engageaient, fièrement, au service de la Russie. La marche du régiment était la marche nuptiale de Mendelssohn, car on disait d'eux :

«Ils vont à la guerre comme s'ils allaient à la noce !».

On estime à 11 «armées» le nombre de groupes de cosaques à la veille de la révolution. De 1825 à 1878, ces hommes ont participé à tous les conflits de l'empire de Russie (guerres napoléoniennes, campagnes de Pologne, Turquie, Balkans, Caucase, Première Guerre mondiale) et, selon le conservateur, se sont couverts de gloire.



«notre» cosaque : Alexandre Bobrikoff

Les cosaques avaient un sens inné de leur apparence et de leur tenue. À l'étage, nous allons trouver une peinture relatant une anecdote surprenante. En 1812, un de leurs escadrons voulut prendre d'assaut l'avant-garde des troupes napoléoniennes en traversant de nuit une rivière. Pour ne pas endommager leurs uniformes, ils se déshabillèrent et attaquèrent, à cheval mais nus. Ils ne perdirent ni un homme, ni un uniforme !

Mais que sont tous les objets présents ici ?

L'officier sorti de l'école de cavalerie et souhaitant intégrer le régiment, devait réussir certaines épreuves inattendues qui se tenaient au mess : on étudiait sa façon de se tenir à table, de



les différents uniformes

supporter l'alcool, son comportement avec la gent féminine, ... La coutume était qu'il offre un présent lors de son admission. C'est ainsi que s'est constituée cette collection exceptionnelle, qui compte, parmi ses plus belles pièces, une sculpture de Lanceray (illustre sculpteur russe d'origine française), une coupe d'argent de Radziwill par Fabergé, et beaucoup d'autres objets de valeur. Les cosaques étaient très populaires et de nombreux objets ont été réalisés à leur effigie. Chaque officier avait, au mess, son service personnel en argent marqué à son chiffre. Toutefois, l'essentiel des pièces exposées ici demeure d'origine militaire : étendards, uniformes, armes, décorations, portraits des commandants du régiment.

Comment ce musée a-t-il été constitué ?

Dès sa formation par l'Impératrice Catherine II en 1775, le régiment de Cosaques de la Garde Impériale ouvre, à Saint-Petersbourg, un musée rassemblant reliques, trophées et présents offerts lors des intronisations. C'est une partie de ces pièces qui a été réunie à Courbevoie, en 1929 ; mais leur périple fut long ! En effet, en 1917, dès le début de la Révolution, l'ensemble fut transporté, sous bonne garde, à Novotcherkassk, capitale des Cosaques du Don. En 1919, devant l'hécatombe dans les rangs impériaux, le musée est expédié en Turquie, puis en Serbie. En 1924, lors de l'émigration en France du régiment, il a fallu trouver un financement pour

faire venir ces malles. Cinq ans plus tard, grâce à différents mécènes, on put louer cette maison. Les cosaques avaient un respect sacré des traditions et de la mémoire : leur musée fut donc entièrement rapporté, sous leur propre garde, de Saint-Petersbourg à Paris.

Mais, en 1936, le Front populaire accéda au pouvoir. La gauche considérait les cosaques blancs comme un foyer d'opposition dont il fallait se débarrasser. Par précaution, les plus belles pièces furent envoyées «pour un certain temps» au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire militaire, à Bruxelles ; elles y sont toujours. En Belgique, ces pièces jouissent d'une salle assignée. A ce jour, leur rapatriement ne peut être envisagé car le pavillon français n'est pas assez grand et il est, en outre, habitation et lieu ouvert à diverses rencontres, officielles ou associatives : ambassade de Russie, Centre de Russie à Paris, Ministère de la Culture, Légion Étrangère, Légion d'Honneur, Grand Prieuré



Mais pourquoi les cosaques ont-ils émigré en France ?

Gardiens des frontières de l'Empire russe, ils n'ont jamais hésité à remplir leur mission jusqu'au sacrifice de leur vie, ce qui leur coûtera 50% de morts au cours des derniers combats contre les bolcheviques. La paix signée le 3 mars 1918 à Brest-Litovsk entre l'Empire allemand et la jeune république russe bolchévique, n'est pas reconnue par les Cosaques. La Russie plonge alors dans une guerre civile sans précédent de 1918 à 1920 où «Blancs» (nobles et cosaques) et «Rouges» (bolchéviques) s'affrontent. En 1923, de nombreux rescapés du régiment ainsi que des nobles russes émigrent en France. Beaucoup se retrouvent alors à décharger les wagons à la gare du Nord ; les officiers deviennent chauffeur de taxis. La plupart vivaient alors dans de simples baraquements. D'autres rejoignent la Légion Étrangère. À ce jour, les descendants de cette première vague d'émigration russe se font de plus en plus rares et les tentatives de Moscou pour unir leur communauté ont peu d'effet.

Après avoir parcouru les différentes pièces (sous bonne garde nous aussi !), c'est, entre portraits, uniformes, vaisselles, armes, médallions et reliques que, sous l'effigie de Paul 1er, se retrouvèrent les participants pour clore symboliquement cette visite singulière par une collation typiquement russe : «le coup de l'étrier».

Avant de partir au combat, les cosaques retournaient leur étrier, qui, devenu ainsi creux, pouvait être rempli de vodka. Deux sortes de vodkas nous ont été proposées, l'une à base de pomme de terre, l'autre de betterave. Heureusement, nous ne partions pas au combat !

FRANÇOISE TARDIEU

crédits photos : Françoise Tardieu



«le coup de l'Etrier»

Russe, Assemblée des Cadets. Et c'est ici, bien sûr, que se déroule, chaque 13 décembre, la fête de la Garde Impériale. Tous les revenus de ces réceptions sont affectés aux travaux de rénovation et de restauration du bâtiment et des collections. Ainsi, à l'occasion de sa visite en 2008, le premier ministre Russe V. Poutine a fait un don qui a permis la rénovation des plafonds.

** Ndlr : cette visite a été organisée dans le cadre des activités communes des délégations Ile de France de l'AAM et de l'ANAFACEM.*